idfa
PRIX DU JURY

TFF
TORINO FILM FESTIVAL
MEILLEUR DOCUMENTAIRE

ENTREVUES BELFORT
PRIX DE LA CRITIQUE
et PRIX DU PUBLIC

FESTIVAL INTERNATIONAL DU CINÉMA D'ALGER
JOURNÉES DU FILM ENGAGÉ
GRAND PRIX

Festival international du film d'Amiens
MEILLEUR DOCUMENTAIRE

JCC
TANIT D'OR PREMIÈRE ŒUVRE
et TANIT D'OR DOCUMENTAIRE

FID MARSEILLE
GRAND PRIX
COMPÉTITION FRANÇAISE
et MENTION PRIX DU GNCR

Allers Retours Films, Centrale Electrique, Gérard Vaugeois et Les Films de l'Atalante présentent

Dans ma tête un rond-point

un film de Hassen Ferhani

avec YOUCEF, HOCINE, ALI BEY, ALI ET MADAME DALILA, HALIM, SADEK, AMINE production ALLERS RETOURS FILMS ET CENTRALE ELECTRIQUE producteurs délégués NARIMANE MARI ET OLIVIER BOISCHOT directeur de la photo HASSEN FERHANI son DJAMEL KERKAR mixeur ANTOINE MORIN
étalonneur PIERRE SUDRE monteurs MYRIAM AYCAGUER, NARIMANE MARI, HASSEN FERHANI ET CORENTIN DOUCET post-production OLIVIER BOISCHOT distribution LES FILMS DE L'ATALANTE

CAHIERS CINEMA

DANS MA TÊTE UN ROND POINT

UN FILM DE **HASSEN FERHANI**

ALGÉRIE | FRANCE | QATAR | LIBAN | PAYS-BAS / 2015 / 1H40

SORTIE LE 24 FÉVRIER 2016

Dans le plus grand abattoir d'Alger, des hommes vivent et travaillent à huis-clos aux rythmes lancinants de leurs tâches et de leurs rêves. L'espoir, l'amertume, l'amour, le paradis et l'enfer, le football se racontent comme des mélodies de Chaabi et de Raï qui cadencent leur vie et leur monde.



LISTE TECHNIQUE

Réalisation et image ..... Hassen Ferhani
Son ..... Djamel Kerkar
Montage ..... Myriam Aycaguer, Narimane Mari, Hassen Ferhani et Corentin Doucet

PRODUCTION

ALLERS RETOURS FILMS & CENTRALE ELECTRIQUE
Producteurs délégués
Narimane Mari et Olivier Boischot

DISTRIBUTION

LES FILMS DE L'ATALANTE
www.lesfilmsdelatalante.fr

PRIX ET FESTIVALS

Festival International du cinéma d'Alger, *Grand Prix*
Entrevues Belfort, *Prix du public, Prix de la Critique*
Festival International du Film d'Amiens, *Prix Documentaire sur Grand Ecran*
FID Marseille, *Grand Prix de la compétition française, Mention Spéciale du Prix du GNCR*
Festival du Film de Turin, *Meilleur Documentaire International*
Journées cinématographiques de Carthage, *Tanit d'Or Première œuvre et Tanit d'Or Catégorie documentaire*
Festival International du Documentaire d'Amsterdam Compétition Première œuvre, *Prix spécial du jury*
...



CELUI QUI **FAIT**

HASSEN FERHANI
CINÉASTE

« Les lieux sont pour moi des points de départ. Vers des rencontres, des histoires, des trajectoires de vie... Dans ma tête un rond-point prend la suite de mes explorations filmiques de certains quartiers d'Alger et de leurs habitants. Des lieux avec des mythes et des légendes qui leur sont propres. L'abattoir d'Alger est une ville dans la ville, un lieu à la fois ouvert et fermé. Les hommes qui y travaillent viennent pour la plupart de l'intérieur du pays... »

Comment le projet est-il né ?

L'idée de filmer les abattoirs d'Alger, je la porte en moi depuis plusieurs années. Je viens d'un endroit qui n'est pas loin du quartier mythique où se trouvent les abattoirs : « Ruisseau ». Un jour, en 2012, je suis rentré et j'ai été marqué par l'atmosphère, la lumière, l'ambiance sonore... J'ai eu du désir pour ce lieu, pour son potentiel humain et cinématographique. Plus tard, j'en ai parlé à ma productrice Narimane et elle m'a demandé : « Tu attends quoi pour y aller ? » Alors, on est partis, sans argent. Par contre, je n'ai pas fait de repérages à proprement parler, juste une ou deux fois, pour m'imprégner, car il était important que les ouvriers me voient avec une caméra dès le départ. Nous n'étions que deux : un copain au son (Djamel Kerkar) et moi à la réalisation. Je voulais montrer que notre travail à nous aussi était physique. J'ai cet intérêt pour le milieu ouvrier qui a été très peu filmé en Algérie. Et d'emblée, la caméra est un objet de curiosité, qui crée un lien.

Combien de temps le tournage a-t-il duré ?

Deux mois : on a tourné en avril et en septembre. Entre-temps, j'ai revu les rushes, j'ai trouvé mes protagonistes, mes lieux, ma temporalité. J'ai décidé de creuser le thème de la musique, celui de l'amour, la poésie. Au final, cela ne fait que 60 heures de rushes, car il y avait des journées où on ne tournait pas, où on ne faisait que discuter. J'ai fait des rencontres au fur et à mesure : j'ai fait les repérages en même temps que le tournage. On parlait, on se rencontrait, on apprenait à se connaître. Il y avait de part et d'autre un réel désir de faire un film. Certains se sont embarqués très vite, comme Youssef et Houcine. Pour d'autres, ça a mis plus de temps,





le temps de les connaître. C'est très important de passer beaucoup de temps avec les protagonistes. La durée leur permet de se livrer d'une autre manière.

Il y a dans le film une partie légère, où on parle musique et amour, et une partie plus grave, où les personnages livrent des choses plus douloureuses, plus politiques, où il y a des disputes. On sent une progression de ton intimité avec les personnages. Est-ce parce que le montage respecte l'ordre du tournage ?

D'une certaine manière, oui. Au fur et à mesure que le film avance, j'interviens de plus en plus, et ça c'est parce qu'au départ, j'observais, je cherchais ma place, et puis, petit à petit, une intimité s'est nouée, une amitié. Cette progression était l'une des idées directrices du montage. Il y a eu un gros travail d'écriture au cours des onze semaines de montage : il y avait 36000 films possibles ! La réalité est tellement forte, elle te dépasse tellement... Une autre idée directrice, c'est que je voulais faire un montage « Raï » : je voulais passer du léger au sérieux, comme dans la musique « Raï ». Pendant le tournage, on était vraiment imprégnés par cette musique, on en entendait toute la journée : Hasni, cette figure du Raï assassiné en 1994, était très présente, et reste un symbole pour la jeunesse. Enfin, la dernière idée directrice du montage, c'était le « rond-point ». Faire un film à l'image de notre équipe, qui était constamment en train de tourner, d'aller et venir dans ce lieu.



CELLE QUI **REGARDE**

MARION LARY
CINÉASTE,
MEMBRE DE L'ACID

Dans ma tête un rond-point s'ouvre sous le double signe du cinéma et de la poésie. Un garçon qui actionne sur fond de murs sanglants une manivelle qui rappelle celles des caméras d'antan, un vieil homme qui évoque la mort, les anges et la fin de la vie, un cadre mis en perspective par une étroite fenêtre devant laquelle passent les uns et les autres, et nous voilà embarqués dans un projet ambitieux qui ne nous lâche pas en route. Fermement appuyé sur des plans rigoureux, soignés, une caméra toujours au bon endroit, un hors-champs évocateur et précis, Hassen Ferhani compte sur le cinéma pour nous immerger dans ce théâtre de vie et de mort que sont les abattoirs d'Alger. Seulement dans ce huis-clos, pas de spectacle de la cruauté, pas de décryptage des mécanismes du travail de la viande, pas de propos sur la souffrance animale. Ce qui intéresse le cinéaste ce sont les gens, ceux qui travaillent ou habitent les lieux, leur présence charnelle, leurs visages, ravinés, ou bien jeunes et lumineux. Figures chaque fois singulières, ils sont filmés dans leurs moments de pause, dans les interstices de leur quotidien prosaïque. Devant la caméra attentive, patiente d'Hassen Ferhani, chacun existe dans sa complexité, sa fragilité, son innocence. Les bêtes trépassent et les hommes parlent d'amour ou de Dieu, de métaphysique ou de religion, expriment ce qui les meut, leur intimité singulière. Aussi brisés par la vie, pauvres, démunis qu'ils soient, leurs paroles distillent une poésie profonde, presque philosophique. Ils sont pertinents, drôles, décalés, héros d'un quotidien difficile, avec si peu de perspectives. Ils nous en disent tant sur l'Algérie d'aujourd'hui, ses espoirs contrariés, ses conflits de générations, ses blocages.
Et en dernier ressort nous retournons au cinéma, à l'artifice illusoire de toute immersion dans le réel, avec cette ultime discussion sur le titre du film entre le réalisateur et l'un des personnages. La boucle est bouclée avec une maîtrise réjouissante.

CELLE QUI **MONTRE**

SYLVIE LARROQUE
CINÉMA L'ATALANTE, BAYONNE

Il y a d'abord l'incroyable décor qu'est cet abattoir d'Alger, avec ses couleurs vives et ses rites mystérieux (des chaudrons fumants que l'on touille, des peaux de bêtes qu'on empile). Est-on dans le présent ou dans l'Antiquité, avec ses oracles et ses Sphinx, son chœur de personnages qui nous disent tour à tour, leurs visions, leurs rêves ou leurs désillusions ?
Dans ma tête un rond-point est un film intrigant, avec ses pleins et ses vides, qui passe, de manière très libre, de l'agonie des bêtes aux confidences des hommes, de l'agitation du quotidien aux accents fantastiques de la nuit.
La caméra de Hassen Ferhani est aux aguets, elle fait surgir des images insolites, explore chaque plan en profondeur et joue du réel et de l'artifice pour mieux nous faire plonger dans le grand théâtre de la vie, dans toute sa dimension existentielle et prosaïque.
Et au travers des personnages que l'on croise (Amou et sa mouette, le vieil Ali, les jeunes Youssef et Houcine), c'est l'Algérie qui affleure dans ce documentaire aussi drôle que mélancolique : l'héritage colonial, le peuple oublié, le cri d'une jeunesse étouffée. Une belle découverte.

INVITATIONS AU **SPECTATEUR**

Voici quelques thèmes que nous vous proposons d'aborder lors des rencontres avec les cinéastes qui accompagneront le film.

La mort et les mots

Surgissant du fond de la nuit, les premières paroles prononcées dans le film sont celles du vieil Ali évoquant la mort, cette «grande destructrice». On serait tenté de leur attribuer une valeur programmatique, présageant une intrigue où celle-ci occuperait une place prépondérante, si Hassen Ferhani ne nous emmenait pas immédiatement ailleurs, en braquant sa caméra sur ces moments de vie qui sont le contrechamp de l'abattage des animaux. Le ton est donné dès la scène suivante, où l'on découvre Houcine et Youssef devisant à bâtons rompus sur les signes distinctifs de l'homme amoureux... Davantage que la mort, ce sont surtout les mots qui envahissent le cadre, l'emplissent des pensées de chacun, le débordent et repoussent les murs. De quel imaginaire ces hommes la côtoyant au quotidien sont-ils porteurs ? Comment continue-t-on à aimer, chanter et philosopher quand autour de soi s'organise inexorablement le trépas des bêtes ? Le cinéaste installe son film sur un paradoxe singulièrement fécond, celui de choisir un lieu de mort pour évoquer et célébrer la vie.



Portrait d'une communauté

Construits en 1910, témoignage architectural du passé colonial du pays, les abattoirs constituent un carrefour dans lequel se croisent des hommes venus des quatre coins de l'Algérie, toutes générations confondues. Véritable cité dans la cité, on devine que certains d'entre eux y ont même élu domicile, les loyers de la capitale étant trop élevés pour leurs maigres salaires. Comment représenter ce territoire complexe ? Par quoi ces lieux sont-ils habités ? Quelle mémoire portent-ils, que racontent-ils de l'Algérie d'aujourd'hui ? Hassen Ferhani documente ces espaces avec justesse, en portant un soin particulier aux cadres où viennent s'engouffrer les hommes et la vie. Il installe parfois ses plans dans la durée, cédant ainsi place à l'inattendu. Composant avec les personnages et la lumière, il offre un écrin aux paroles de ceux qui se confient à lui ou engagent simplement une conversation. Se dessine alors par petites touches le portrait d'une communauté d'hommes dans toute sa complexité, où la poésie surgit sans crier gare, où la folie rôde parfois, où les traumatismes affleurent selon les âges, du passé colonial à l'absence de perspectives d'avenir. L'espoir ne semble pourtant pas avoir déserté les lieux, et à l'idée de l'impasse se substitue alors celle du rond-point, évoquée par Youssef : plusieurs chemins sont possibles, il a beau tourner en rond, il est en mouvement, et l'espérance est permise.

ACID
ASSOCIATION DU CINEMA INDEPENDANT POUR SA DIFFUSION

L'Association du Cinéma Indépendant pour sa Diffusion a été créée en 1992 par des cinéastes afin de promouvoir les films d'autres cinéastes, français ou étrangers et de soutenir la diffusion en salles des films indépendants. Chaque année, les cinéastes de l'ACID accompagnent une trentaine de longs-métrages, fictions et documentaires, dans plus de 300 salles indépendantes et dans les festivals en France et à l'étranger. Parallèlement à la promotion des films auprès des programmateurs de salles, au tirage de copies supplémentaires et à l'édition de documents d'accompagnement, l'ACID renforce la visibilité de ces films par l'organisation de nombreux événements. Près de 350 débats, lectures de scénarios, concerts, dans des salles françaises, des festivals et des lieux partenaires à l'étranger offrent ainsi la possibilité aux spectateurs de rencontrer les cinéastes et les équipes des films soutenus. Afin d'offrir une vitrine aux jeunes talents, l'ACID est également présente depuis 23 ans au Festival de Cannes avec une programmation parallèle de 9 films pour la plupart sans distributeur. Depuis sa création, plus de 500 films ont ainsi été promus et accompagnés par les cinéastes de l'ACID.

ACID - 14, Rue Alexandre Parodi - 75010 Paris / Tél : + (33) 1 44 89 99 74
POUR PLUS D'INFOS : **www.lacid.org**

DONNER À VOIR LE CINÉMA AUTREMENT, TELLE EST UNE DES AMBITIONS DE L'ACTION CULTURELLE AUDACIEUSE QUE MÈNE LA CCAS DEPUIS PLUS DE 30 ANS **www.ccas.fr**